

sante influence dans les délibérations du congrès , où se débattirent les intérêts des princes allemands. Du reste c'est, je crois, en 1815, pendant le séjour du vieux marquis d'Harville auprès du grand-duc



alors régnant, que l'amitié de monseigneur et du jeune d'Harville a commencé, car ils étaient alors tous deux enfants.

— Oui, ils ont conservé les plus doux souvenirs de cet heureux temps de leur jeunesse. Ce n'est pas tout : monseigneur a une si profonde reconnaissance pour la mémoire de l'homme dont l'amitié a été si utile à son père, que tous ceux qui appartiennent à la famille d'Harville ont droit à la bienveillance du prince. Ainsi, c'est non moins à ses malheurs et à ses vertus qu'à cette parenté que la pauvre madame George a dû les incessantes bontés de monseigneur.

— Madame George ! la femme de Duresnel, le sergent surnommé *le Maître-d'École* ! s'écria le baron.

— Oui... la mère de ce François Germain que nous cherchons et que nous trouverons, je l'espère...

— Elle est parente de M. d'Harville ?

— Elle était cousine de sa mère et son intime

amie. Le vieux marquis avait pour madame George l'amitié la plus dévouée.

— Mais comment la famille d'Harville lui a-t-elle laissé épouser ce monstre de Duresnel, mon cher Murph ?

— Le père de cette infortunée, M. de Lagny, intendan de Languedoc avant la révolution, possédait de grands biens ; il échappa à la proscription. Aux premiers jours de calme qui suivirent cette terrible époque, il s'occupa de marier sa fille. Duresnel se présenta ; il appartenait à une excellente famille parlementaire, il était riche, il cachait ses inclinations perverses sous des dehors hypocrites ; il épousa mademoiselle de Lagny. Quelque temps dissimulés, les vices de cet homme se développèrent bientôt : dissipateur, joueur effréné, adonné à la plus basse crapule, il eut bientôt englouti sa fortune et celle de sa femme dans le jeu et dans la débauche ; la propriété où s'était retirée madame George Duresnel fut vendue. Alors elle emmena son fils et alla rejoindre sa parente, la marquise d'Harville, qu'elle aimait comme sa sœur. Duresnel, ruiné, se trouva réduit aux expédients ; il demanda au crime de nouvelles ressources, devint faussaire, voleur, assassin, fut condamné au bague à perpétuité, et trouva le moyen d'enlever son fils à sa femme pour le confier à un misérable de sa trempe... Vous savez le reste. Après la condamnation de son mari, madame George, sans dire le motif de sa conduite, quitta la marquise douairière d'Harville, et vint cacher sa honte à Paris, où elle tomba bientôt dans la plus profonde misère. Il serait trop long de vous dire par suite de quelles circonstances monseigneur connut et le malheur de cette excellente femme et les liens qui l'attachaient à la famille d'Harville : toujours est-il qu'il lui vint généreusement en aide, lui fit quitter Paris et l'établit à la ferme de Bouqueval, où elle est à cette heure avec la Goualeuse. Elle a trouvé dans cette paisible retraite, sinon le bonheur, du moins la tranquillité, et peut se distraire de ses chagrins en gérant cette métairie... Autant pour ménager la douloureuse susceptibilité de madame George, que parce qu'il n'aime pas à ébruiter ses bienfaits, monseigneur a laissé même ignorer à M. d'Harville qu'il avait retiré sa parente d'une affreuse détresse.

— Je comprends maintenant le double intérêt de monseigneur à découvrir les traces du fils de cette pauvre femme.

— Vous jugez aussi par là, mon cher baron, de l'affection que porte Son Altesse Royale à toute cette famille, et combien vif est son chagrin de voir le jeune marquis si triste, avec tant de raisons d'être heureux.

— En effet, que manque-t-il à M. d'Harville ? Il réunit tout, naissance, fortune, esprit, jeunesse ; sa femme est charmante, aussi sage que belle...

— Cela est vrai, et monseigneur n'a songé aux renseignements dont nous venons de parler qu'après avoir en vain tâché de pénétrer la cause de la noire mélancolie de M. d'Harville ; celui-ci s'est montré profondément touché des bontés de Son Altesse Royale, mais il est toujours resté dans une complète réserve au sujet de sa tristesse. C'est peut-être une peine de cœur ?

— On le dit pourtant fort amoureux de sa femme ; elle ne lui donne aucun motif de jalousie. Je la rencontre souvent dans le monde : elle est fort entourée, comme l'est toujours une jeune et charmante femme, mais sa réputation n'a jamais souffert la moindre atteinte.

— Oui, le marquis se loue toujours beaucoup de sa femme... Il n'a eu qu'une très-petite discussion avec elle au sujet de la comtesse Sarah Mac-Gregor.

— Elle la voit donc ?

— Par le plus malheureux hasard, le père du marquis d'Harville a connu, il y a dix-sept ou dix-huit ans, Sarah Seyton de Halsbury et son frère Tom, lors de leur séjour à Paris, où ils étaient patronés par madame l'ambassadrice d'Angleterre. Apprenant que le frère et la sœur se rendaient en Allemagne, le vieux marquis leur donna des lettres d'introduction pour le père de monseigneur, avec lequel il entretenait une correspondance suivie. Hélas ! mon cher de Graün, peut-être sans cette recommandation bien des malheurs ne seraient pas arrivés ; car monseigneur n'aurait sans doute pas connu cette femme. Enfin, lorsque la comtesse Sarah est revenue ici, sachant l'amitié de Son Altesse Royale pour le marquis, elle s'est fait présenter à l'hôtel d'Harville, dans l'espoir d'y rencontrer monseigneur ; car elle met autant d'acharnement à le poursuivre qu'il met de persistance à la fuir...

— Se déguiser en homme pour relancer Son Altesse Royale jusque dans la Cité!... Il n'y a qu'elle pour avoir des idées semblables.

— Elle espérait peut-être par là toucher monseigneur, et le forcer à une entrevue qu'il a toujours refusée et évitée... Pour en revenir à madame d'Harville, son mari, à qui monseigneur avait parlé de Sarah comme il convenait, a conseillé à sa femme de la voir le moins possible ; mais la jeune marquise, séduite par les flatteries hypocrites de la comtesse, s'est un peu révoltée contre les avis de M. d'Harville. De là quelques petits dissentiments, qui du reste ne peuvent certainement pas causer le morne abattement du marquis.

— Ah ! les femmes... les femmes ! mon cher Murph ; je regrette beaucoup que madame d'Harville se trouve en rapport avec cette Sarah... Cette jeune et charmante petite marquise ne peut que perdre au commerce d'une si diabolique créature.

— A propos de créatures diaboliques, dit Murph, voici une dépêche relative à Cécily, l'indigne épouse du digne David.

— Entre nous, mon cher Murph, cette audacieuse métisse (1) aurait bien mérité la terrible punition que son mari, le cher docteur nègre, a infligée au Maître-d'École par ordre de monseigneur. Elle aussi a fait couler le sang, et sa corruption est épouvantable.

— Et malgré cela si belle, si séduisante ! Une âme perverse sous de gracieux dehors me cause toujours une double horreur.

— Sous ce rapport, Cécily est doublement odieuse ; mais j'espère que cette dépêche annule les derniers ordres donnés par monseigneur au sujet de cette misérable.

— Au contraire... baron...

— Monseigneur veut toujours qu'on l'aide à s'évader de la forteresse où elle avait été enfermée pour sa vie ?

— Oui.

— Et que son prétendu ravisseur l'emmène en France ? à Paris ?

— Oui, et bien plus... cette dépêche ordonne de hâter, autant que possible, l'évasion de Cécily et de la faire voyager assez rapidement pour qu'elle arrive ici au plus tard dans quinze jours.

— Je m'y perds... monseigneur avait toujours manifesté tant d'horreur pour elle!...

— Et il en manifeste encore davantage, si cela est possible.

— Et pourtant il la fait venir auprès de lui ! Du reste, il sera toujours facile, comme l'a pensé Son Altesse Royale, d'obtenir l'extradition de Cécily, si elle n'accomplit pas ce qu'il attend d'elle. On ordonne au fils du geôlier de la forteresse de Gérolstein d'enlever cette femme en feignant d'être épris d'elle ; on lui donne toutes les facilités nécessaires pour accomplir ce projet... Mille fois heureuse de cette occasion de fuir, la métisse suit son ravisseur supposé, arrive à Paris ; soit, mais elle reste toujours sous le coup de sa condamnation, c'est toujours une prisonnière évadée, et je suis parfaitement en mesure, dès qu'il plaira à monseigneur de réclamer son extradition, de l'obtenir.

(1) Créole issue d'un blanc et d'une quarteronne esclave. Les métisses ne diffèrent des blanches que par quelques signes imperceptibles.

— Du reste, mon cher baron, lorsque David a su par monseigneur la prochaine arrivée de Cécily, il en est resté pétrifié; puis s'est écrié : « J'espère que Votre Altesse Royale ne m'obligera pas à voir ce monstre ? — Soyez tranquille, a répondu monseigneur, vous ne la verrez pas... mais je suis avoir besoin d'elle pour certains projets. » David s'est trouvé soulagé d'un poids énorme. Néanmoins, j'en suis sûr, de bien douloureux souvenirs s'éveillaient en lui.

— Pauvre nègre !... il est capable de l'aimer toujours. On la dit encore si jolie !...

— Charmante... trop charmante... Il faudrait l'œil impitoyable d'un créole pour découvrir le *sang mêlé* dans l'imperceptible nuance bistrée qui colore légèrement la couronne des ongles roses de cette métisse; nos fraîches beautés du Nord n'ont pas

un teint plus transparent, une peau plus blanche.

— J'étais en France lorsque monseigneur est revenu d'Amérique, ramenant David et Cécily; je sais que cet excellent homme est depuis cette époque attaché à Son Altesse Royale par la plus vive reconnaissance; mais j'ai toujours ignoré par suite de quelle aventure il s'était voué au service de notre maître, et comment il avait épousé Cécily, que j'ai vue pour la première fois environ un an après son mariage; et Dieu sait le scandale qu'elle soulevait déjà !...

— Je puis parfaitement vous instruire de ce que vous désirez savoir, mon cher baron; j'accompagnais monseigneur dans ce voyage d'Amérique, où il a arraché David et la métisse au sort le plus affreux.

— Vous êtes mille fois bon, mon cher Murph; je vous écoute, » dit le baron.

XXII. — HISTOIRE DE DAVID ET DE CÉCILY.



ONSIEUR Willis, riche planteur américain de la Floride, dit Murph, avait reconnu dans l'un de ses jeunes esclaves noirs, nommé David, attaché à l'infirmerie de son habitation, une intelligence très-remarquable, une commisération profonde et attentive pour les pauvres malades auxquels il donnait avec amour les soins prescrits par les médecins, et enfin une vocation si singulière pour l'étude de la botanique appliquée à la médecine, que, sans aucune instruction, il avait composé et classé une sorte de *Flore* des plantes de l'habitation et de ses environs. L'exploitation de M. Willis, située sur le bord de la mer, était éloignée de quinze ou vingt lieues de la ville la plus prochaine; les médecins du pays, assez ignorants d'ailleurs, se dérangeaient difficilement, à cause des grandes distances et de l'incommodité des voies de communication. Vouant remédier à cet inconvénient si grave dans un pays sujet à de violentes épidémies, et avoir toujours à ses ordres un praticien habile, le colon eut l'idée d'envoyer David en France apprendre la chirurgie et la médecine... Enchanté de cette offre,

le jeune noir partit pour Paris; le planteur payait les frais de ses études, et, au bout de huit années d'un travail prodigieux, David, reçu docteur-médecin avec la plus grande distinction, revint en Amérique mettre son savoir à la disposition de son maître.

— Mais David avait dû se regarder comme libre et émancipé de fait et de droit en mettant le pied en France ?

— Mais David est d'une loyauté rare : il avait promis à M. Willis de revenir; il revint... Puis il ne regardait pour ainsi dire pas comme sienne... une instruction acquise avec l'argent de son maître. Et puis enfin il espérait pouvoir adoucir moralement et physiquement les souffrances des esclaves, ses anciens compagnons... Il se promettait d'être non-seulement leur médecin, mais leur soutien, mais leur défenseur auprès du colon.

— Il faut, en effet, être doué d'une probité rare et d'un saint amour de ses semblables pour retourner auprès d'un maître, après un séjour de huit années à Paris... au milieu de la jeunesse la plus démocratique de l'Europe...

— Par ce trait... jugez de l'homme. Le voilà donc à la Floride, et, il faut le dire, traité par M. Willis avec considération et bonté, mangeant à sa table, logeant sous son toit; du reste, ce colon stupide,

méchant, sensuel, despote comme le sont quelques créoles, se crut très-généreux en donnant à David six cents francs de salaire. Au bout de quelques mois un typhus horrible se déclare sur l'habitation ; M. Willis en est atteint, mais promptement guéri par les excellents soins de David. Sur trente nègres gravement malades, deux seulement périssent. M. Willis, enchanté des services de David, porte ses gages à douze cents francs ; le médecin noir se trouvait le plus heureux du monde ; ses frères le regardaient comme leur providence ; il avait, très-difficilement il est vrai, obtenu du maître quelque amélioration à leur sort, il espérait mieux pour l'avenir ; en attendant, il moralisait, il consolait ces pauvres gens, il les exhortait à la résignation ; il leur parlait de Dieu, qui veille sur le nègre comme sur le blanc ; d'un autre monde, non plus peuplé de maîtres et d'esclaves, mais de justes et de méchants ; d'une autre vie... éternelle celle-là, où les uns n'étaient plus le bétail, la chose des autres, mais où les victimes d'ici - bas étaient si heureuses, qu'elles priaient dans le ciel pour leurs bourreaux... Que vous dirai-je ? A ces malheureux qui, au contraire des autres hommes, comptent avec une joie amère les pas que chaque jour ils font vers la tombe... à ces malheureux qui n'espéraient que le néant, David fit espérer une liberté immortelle ; leurs chaînes leur parurent alors moins lourdes, leurs travaux moins pénibles. David était leur idole... Une année environ se passa de la sorte. Parmi les plus jolies esclaves de cette habitation, on remarquait une métisse de quinze ans, nommée Cécily. M. Willis eut une fantaisie de sultan pour cette jeune fille ; pour la première fois de sa vie peut-être il éprouva un refus, une résistance opiniâtre. Cécily aimait... Elle aimait David, qui, pendant la dernière épidémie, l'avait soignée avec un dévouement admirable ; plus tard le plus chaste amour paya la dette de la reconnaissance. David avait des goûts trop délicats pour ébruiter son bonheur avant le jour où il pourrait épouser Cécily, il attendait qu'elle eût seize ans révolus. M. Willis, ignorant cette mutuelle affection, avait jeté superbement son mouchoir à la jolie métisse ; celle-ci, tout explorée, vint raconter à David les tentatives brutales auxquelles elle avait à grand-peine échappé. Le noir la rassura, et alla sur-le-champ la demander en mariage à M. Willis.

— Diable ! mon cher Murph... j'ai bien peur de deviner la réponse du sultan américain... Il refusa ?

— Il refusa. Il avait, disait-il, du goût pour cette jeune fille ; de sa vie il n'avait supporté les dédains d'une esclave ; il voulait celle-là, il l'aurait. David

choisirait une autre femme ou une autre maîtresse, à son goût. Il y avait sur l'habitation dix capresses ou métisses aussi jolies que Cécily. David parla de son amour, depuis longtemps partagé ; le planteur haussa les épaules ; David insista ; ce fut en vain. Le créole eut l'impudence de lui dire qu'il était d'un *mauvais exemple* de voir un maître céder à une esclave, et que, cet exemple, il ne le donnerait pas pour satisfaire à un *caprice* de David... Celui-ci supplia, le maître s'impatienta ; David, rougissant de s'humilier davantage, parla d'un ton ferme des services qu'il rendait et de son désintéressement ; car il se contentait du plus mince salaire. M. Willis, irrité, lui répondit avec mépris qu'il était mille fois trop bien traité pour un *esclave*. A ces mots, l'indignation de David éclata... Pour la première fois il parla en homme éclairé sur ses droits par un séjour de huit années en France. M. Willis, furieux, le traita d'esclave révolté, le menaça de la chaîne. David proféra quelques paroles amères et violentes... Deux heures après, attaché à un poteau, on le déchirait de coups de fouet, pendant qu'à sa vue on entraînait Cécily dans le sérail du planteur.

— La conduite de ce planteur était stupide et effroyable... C'est l'absurdité dans la cruauté... Il avait besoin de cet homme, après tout...

— Tellement besoin, que ce jour-là même l'accès de fureur où il s'était mis, joint à l'ivresse où cette brute se plongeait chaque soir, lui donna une maladie inflammatoire des plus dangereuses, et dont les symptômes se déclarèrent avec la rapidité particulière à ces affections : le planteur se met au lit avec une fièvre horrible... Il envoya un exprès chercher un médecin, mais le médecin ne peut être arrivé à l'habitation avant trente-six heures...

— Vraiment cette péripétie semble providentielle... La fatale position de cet homme était méritée...

— Le mal faisait d'effrayants progrès... David seul pouvait sauver le colon ; mais Willis, méfiant comme tous les scélérats, ne doutait pas que le noir, pour se venger, ne l'empoisonnât dans une potion... car, après l'avoir battu de verges, on avait jeté David au cachot... Enfin, épouvanté de la marche de la maladie, brisé par la souffrance, pensant que, mourir pour mourir, il avait au moins une chance dans la générosité de son esclave, après de terribles hésitations, Willis fit déchaîner David...

— Et David sauva le planteur ?

— Pendant cinq jours et cinq nuits, il le veilla comme il aurait veillé son père, combattant la maladie pas à pas avec un savoir, une habileté admirables ; il finit par en triompher, à la profonde surprise



Le docteur noir.



L'enlèvement du Nègre

du médecin qu'on avait fait appeler, et qui n'arriva que le second jour.

— Et une fois rendu à la santé... le colon... ?

— Ne voulant pas rougir devant son esclave, qui l'écraserait à chaque instant de toute la hauteur de son admirable générosité, le colon, à l'aide d'un sacrifice énorme, parvint à attacher à son habitation le médecin qu'on avait été querir, et David fut remis au cachot.

— Cela est horrible ! mais cela ne m'étonne pas : David eût été pour cet homme un remords vivant...

— Cette conduite barbare n'était pas d'ailleurs seulement dictée par la vengeance et par la jalousie... Les noirs de M. Willis aimaient David avec toute l'ardeur de la reconnaissance ; il était pour eux le sauveur du corps et de l'âme. Ils savaient les soins qu'il avait prodigués au colon, lors de la maladie de ce dernier... Aussi, sortant de l'abrutissante apathie où l'esclavage plonge ordinairement la créature, ces malheureux témoignèrent vivement de leur indignation, ou plutôt de leur douleur, lorsqu'ils virent David déchiré à coups de fouet. M. Willis, exaspéré, crut découvrir dans cette manifestation le germe d'une révolte... Songeant à l'influence que David avait acquise sur les esclaves, il le crut capable de se mettre plus tard, par vengeance, à la tête d'un soulèvement... Cette crainte absurde fut un nouveau motif pour le colon d'accabler David de mauvais traitements et de le mettre hors d'état d'accomplir les sinistres desseins dont il le soupçonnait.

— A ce point de vue d'une terreur farouche... cette conduite semble moins stupide, quoique tout aussi féroce.

— Peu de temps après ces événements, nous arrivons en Amérique. Monseigneur avait affrété un brick danois à Saint-Thomas ; nous visitons incognito toutes les habitations du littoral américain que nous côtoyons... Nous fûmes magnifiquement reçus par M. Willis... Le lendemain de notre arrivée, le soir, après boire, autant par excitation du vin que par forfanterie cynique, M. Willis nous raconta avec d'horribles plaisanteries l'histoire de David et de Cécily ; car j'oubliais de vous dire que le colon, après avoir violenté cette malheureuse, l'avait fait jeter au cachot pour la punir de ses premiers dédains. A cet affreux récit, Son Altesse Royale crut que Willis se vantait ou qu'il était ivre : cet homme était ivre, mais il ne se vantait pas. Pour dissiper son incrédulité, le colon se leva de table en commandant à un esclave de prendre une lanterne, et de nous conduire au cachot de David.

— Eh bien ?

— De ma vie je n'ai vu un spectacle aussi déchirant. Hâves, décharnés, à moitié nus, couverts de plaies, David et cette malheureuse fille, enchaînés par le milieu du corps, l'un à un bout du cachot, l'autre du côté opposé, ressemblaient à des spectres... La lanterne qui nous éclairait jetait sur ce tableau une teinte plus lugubre encore... David, à notre aspect, ne prononça pas un mot ; son regard avait une effrayante fixité. Le colon lui dit avec une ironie cruelle : « Eh bien, docteur, comment vas-tu?... Toi qui es si savant!... sauve-toi donc!... » Le noir répondit par une parole et par un geste sublimes ; il leva lentement la main droite, son index étendu vers le plafond ; et, sans regarder le colon, d'un ton solennel, il dit : « Dieu ! » Et il se tut. « Dieu ? reprit le planteur en éclatant de rire ; dis-lui donc, à Dieu, de venir l'arracher de mes mains ? Je l'en défie !... » Puis ce Willis, égaré par la fureur et par l'ivresse, montra le poing au ciel, et s'écria en blasphémant : « Oui, je défie Dieu de m'enlever mes esclaves avant leur mort!... S'il ne le fait pas, je nie son existence!...

— C'était un fou stupide !

— Cela nous souleva le cœur de dégoût... Monseigneur ne dit mot. Nous sortons du cachot... Cet antre était situé, ainsi que l'habitation, sur le bord de la mer. Nous retournons à bord de notre brick, mouillé à une très-petite distance. A une heure du matin, au moment où toute l'habitation était plongée dans le plus profond sommeil, monseigneur descend à terre avec huit hommes bien armés, va droit au cachot, le force, enlève David ainsi que Cécily. Les deux victimes sont transportées à bord sans qu'on se soit aperçu de notre expédition ; puis monseigneur et moi nous nous rendons à la maison du planteur. Bizarrière étrange ! ces hommes torturent leurs esclaves, et ne prennent contre eux aucune précaution : ils dorment fenêtres et portes ouvertes. Nous arrivons très-facilement à la chambre à coucher du planteur, intérieurement éclairée par une verrine. Monseigneur éveille cet homme. Celui-ci se dresse sur son séant, le cerveau encore alourdi par les fumées de l'ivresse. « Vous avez ce soir défié Dieu de vous enlever vos deux victimes... avant leur mort. Il vous les enlève!... dit monseigneur. Puis, prenant un sac que je portais et qui renfermait vingt-cinq mille francs en or, il le jeta sur le lit de cet homme et ajouta : « Voici qui vous indemnise de la perte de vos deux esclaves... A votre violence qui tue, j'oppose une violence qui sauve... Dieu jugera!... » Et nous disparaissions, laissant M. Willis stupéfait, immobile, se croyant sous l'impression d'un songe. Quelques minutes

après, nous avions rejoint le brick et mis à la voile.

— Il me semble, mon cher Murph, que Son Altesse Royale indemnisait bien largement ce misérable de la perte de ses esclaves, car, à la rigueur, David ne lui appartenait plus.

— Nous avions à peu près calculé la dépense faite pour les études de ce dernier pendant huit ans, puis au moins triplé sa valeur et celle de Cécily comme simples esclaves. Notre conduite blessait le droit des gens, je le sais... mais si vous aviez vu dans quel horrible état se trouvaient ces malheureux presque agonisants, si vous aviez entendu ce défi sacrilège jeté à la face de Dieu par cet homme ivre de vin et de férocité, vous comprendriez que monseigneur ait voulu, comme il le dit dans cette occasion, « *jouer un peu le rôle de la Providence.* »

— Cela est tout aussi attaquant et aussi justifiable que la punition du Maître-d'École, mon digne squire. Et cette aventure n'eut d'ailleurs pas de suites ?

— Elle n'en pouvait avoir aucune. Le brick était sous pavillon danois, l'incognito de Son Altesse Royale sévèrement gardé; nous passions pour de riches Anglais. A qui M. Willis, s'il eût osé se plaindre, eût-il adressé ses réclamations ? En fait, il nous avait dit lui-même, et le médecin de monseigneur le constata dans un procès-verbal, que les deux esclaves n'auraient pas vécu huit jours de plus dans cet affreux cachot. Il fallut les plus grands soins pour arracher David et Cécily à une mort presque certaine. Enfin ils revinrent à la vie. Depuis ce temps David est resté attaché à monseigneur comme médecin, et il a pour lui le dévouement le plus profond.

— David épousa sans doute Cécily en arrivant en Europe ?

— Ce mariage, qui paraissait devoir être si heureux, se fit dans la chapelle du palais de monseigneur; mais, par un revirement extraordinaire, à peine en jouissance d'une position inespérée, oubliant tout ce que David avait souffert pour elle et ce qu'elle-même avait souffert pour lui, rougissant dans ce monde nouveau d'être mariée à un nègre, Cécily, séduite par un homme d'ailleurs horriblement dépravé, commit une première faute; on eût dit que la perversité naturelle de cette malheureuse, jusqu'alors endormie, n'attendait que ce dangereux ferment pour se développer avec une effroyable énergie. Vous savez le reste, le scandale de ses aventures. Après deux années de mariage, David, qui avait autant de confiance que d'amour, apprit toutes ces infamies : un coup de foudre l'arracha de sa profonde et aveugle sécurité.

— Il voulut, dit-on, tuer sa femme ?

— Oui; mais, grâce aux instances de monseigneur, il consentit à ce qu'elle fût renfermée pour sa vie dans une forteresse... Et c'est cette prison que monseigneur vient d'ouvrir... à votre grand étonnement et au mien, je ne vous le cache pas, mon cher baron. Mais il se fait tard. Son Altesse Royale désire que votre courrier parte le plus tôt possible pour Gerolstein...

— Avant deux heures il sera en route. Ainsi, mon cher Murph... à ce soir...

— A ce soir ?

— Avez-vous donc oublié qu'il y a grand bal à l'ambassade de *** , et que Son Altesse Royale doit y aller ?...

— C'est juste... depuis l'absence du colonel Varner et du comte d'Harneim, j'oublie toujours que je remplis à la fois les fonctions de chambellan et d'aide de camp...

— Mais, à propos du comte et du colonel, quand nous reviennent-ils ? Leurs missions sont-elles bientôt achevées ?

— Monseigneur, vous le savez, les tient éloignés le plus longtemps possible pour avoir plus de solitude et de liberté... Quant à la mission que Son Altesse Royale leur a donnée pour s'en débarrasser honnêtement... en les envoyant, l'un à Avignon, l'autre à Strasbourg... je vous la confierai... un jour que nous serons tous deux d'humeur sombre... car je défierais le plus noir hypocondriaque de ne pas éclater de rire, non-seulement à cette confidence, mais à certains passages des dépêches de ces dignes gentilshommes, qui prennent leurs prétendues missions avec un incroyable sérieux...

— Franchement, je n'ai jamais bien compris pourquoi Son Altesse Royale avait placé le colonel et le comte dans son service particulier.

— Comment ! le colonel Varner n'est-il pas le type admirable du militaire ? Y a-t-il dans toute la confédération germanique une plus belle taille, de plus belles moustaches, une tournure plus martiale ? Et lorsqu'il est sanglé, caparaçonné, bridé, empanaché, peut-on voir un plus triomphant, un plus glorieux, un plus fier, un plus bel... animal ?

— C'est vrai... mais cette beauté-là l'empêche justement d'avoir l'air excessivement spirituel...

— Eh bien ! monseigneur dit que, grâce au colonel, il s'est habitué à trouver tolérables les gens les plus pesants du monde... Avant certaines audiences mortelles il s'enferme une petite demi-heure avec le colonel... et il sort de là crâne et gaillard, tout prêt à défier l'ennui en personne...

— De même que le soldat romain, avant une

marche forcée, se chaussait de sandales de plomb... afin de trouver toute fatigue légère en les quittant.. J'apprécie maintenant l'utilité du colonel... Mais le comte d'Harneim ?



— Est aussi d'une grande utilité pour monseigneur ; en entendant sans cesse bruire à ses côtés ce vieux hochet creux, brillant et sonore ; en voyant cette bulle de savon si gonflée... de néant, si magnifiquement diaprée, qui représente le côté théâtral et puéril du pouvoir souverain, monseigneur sent plus vivement encore la vanité de ces pompes stériles, et, par contraste, il a souvent dû à la contemplation de l'inutile et miroitant chambellan les idées les plus sérieuses et les plus fécondes.

— Du reste, il faut être juste, mon cher Murph, dans quelle cour trouverait-on, je vous prie, un plus parfait modèle du chambellan ? Qui connaît mieux que cet excellent d'Harneim les innombrables règles et traditions de l'étiquette ? Qui sait porter plus gravement une croix d'émail au col et plus majestueusement une clef d'or au dos ?

— A propos, baron, monseigneur prétend que le dos d'un chambellan a une physionomie toute particulière : c'est, dit-il, une expression à la fois contrainte et révoltée, qui fait peine à voir ; car, ô douleur ! c'est au dos du chambellan que brille le signe symbolique de sa charge... et, selon monseigneur, ce digne d'Harneim semble toujours tenté de se présenter à reculons, pour que l'on juge tout de suite de son importance...

— Le fait est que le sujet incessant des méditations du comte est la question de savoir par quelle fatale imagination on a placé la clef de chambellan derrière le dos... car, ainsi qu'il le dit très-sensément, avec une sorte de douleur courroucée : « Que diable !... on n'ouvre pas une porte avec le dos pourtant ! »

— Baron, le courrier, le courrier ! dit Murph en montrant la pendule au baron.



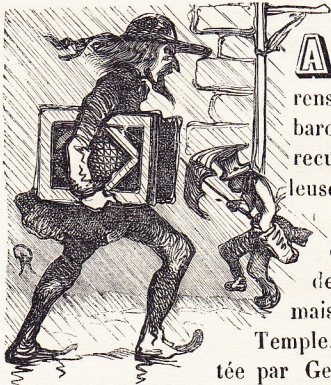
— Maudit homme qui me fait causer !... c'est votre faute... Présentez mes respects à Son Altesse

Royale, dit M. de Graün en courant prendre son chapeau, et à ce soir, mon cher Murph.

— A ce soir, mon cher baron... un peu tard,

car je suis sûr que monseigneur voudra visiter aujourd'hui même la mystérieuse maison de la rue du Temple. »

XXIII. — UNE MAISON DE LA RUE DU TEMPLE.



AFIN d'utiliser les renseignements que le baron de Graün avait recueillis sur la Goua-leuse et sur Germain, fils du Maître-d'École, Rodolphe devait se rendre à la maison de la rue du

Temple, récemment habitée par Germain : le prince voulait ainsi tenter de découvrir la retraite de ce jeune homme par l'intermédiaire de mademoiselle Rigolette; tâche assez difficile, cette grisette sachant peut-être que le fils du Maître-d'École avait le plus grand intérêt à laisser complètement ignorer sa nouvelle demeure. En louant dans la maison de la rue du Temple la chambre naguère occupée par ce jeune homme, Rodolphe facilitait ses recherches, et se mettait surtout à même d'observer de près les différentes classes de gens qui occupaient cette demeure.

Le jour même de l'entretien du baron de Graün et de Murph, Rodolphe, très-modestement vêtu, se rendit donc, vers les trois heures, à la rue du Temple, par une triste journée d'hiver. Située au centre d'un quartier marchand et populeux, cette maison n'offrait rien de particulier dans son aspect; elle se composait d'un rez-de-chaussée occupé par un rogomiste, et de quatre étages surmontés de mansardes. Une allée sombre, étroite, conduisait à une petite cour ou plutôt à une espèce de puits carré de cinq ou six pieds de large, complètement privé d'air, de lumière, et servant de réceptacle infect à toutes les immondices de la maison, qui y pleuvaient des étages supérieurs, car des lucarnes sans vitres s'ouvraient au-dessus du *plomb* de chaque palier.

Au pied d'un escalier humide et noir, une lueur rougeâtre annonçait la loge du portier; loge enfumée par la combustion d'une lampe, nécessaire même en plein jour pour éclairer cet antre obscur où

Rodolphe entra pour demander à visiter la chambre alors vacante.

Un quinquet placé derrière un globe de verre rempli d'eau, qui lui sert de réflecteur, éclaire la loge; au fond on aperçoit un lit recouvert d'une courte-pointe *arlequin*, formée d'une multitude de morceaux d'étoffes de toutes espèces et de toutes couleurs; à gauche, une commode de noyer, dont le marbre supporte pour ornements : 1° un petit saint Jean de cire, avec son mouton blanc et sa perruque blonde, le tout placé sous une cage de verre étoilée, dont les fêlures sont ingénieusement consolidées par des bandes de papier bleu; 2° deux flambeaux de vieux plaqué rougi par le temps, et portant, au lieu de bougies, des oranges pailletées, sans doute récemment offertes à la portière comme cadeau du jour de l'an; 3° deux boîtes, l'une en paille de couleurs variées, l'autre recouverte de petits coquillages. Ces deux *objets d'art* sentent leur maison de détention ou leur baigne d'une lieue (1) (espérons, pour la moralité du portier de la rue du Temple, que ce présent n'est pas un *hommage de l'auteur*). Enfin, entre les deux boîtes, et sous un globe de pendule, on admire une petite paire de bottes à cœur, en maroquin rouge, véritables bottes de poupée, mais soigneusement et savamment travaillées, ouvrées et piquées.

Ce *chef-d'œuvre*, comme disaient les anciens artisans des maîtrises, joint à de fantastiques arabesques dessinées le long des murs avec une innombrable quantité de bottes et de souliers, annonce suffisamment que le portier de cette maison se livre à la restauration des vieilles chaussures.

Lorsque Rodolphe s'aventura dans ce bouge, M. Pipelet, le portier, momentanément absent, était représenté par madame Pipelet. Celle-ci, placée près d'un poêle de fonte situé au milieu de la loge, semblait écouter gravement *chanter* sa marmite (c'est l'expression consacrée). L'Hogarth français, Henri Monnier, a si admirablement stéréotypé la

(1) Les forçats et les détenus s'occupent presque exclusivement de la fabrication de ces boîtes

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844